



Bénédictio d'Ephraïm et Manassé par Marc Chagall

## Vaye'hi: la bénédiction d'Ephraïm et de Manassé

Par Delphine Horvilleur

Texte du cours visible sur

<http://www.akadem.org/sommaire/paracha/5769/parachat-hachavoua-5769>

Transcription: Eve Klein

Nous étudions cette semaine la paracha Vaye'hi, qui est la toute dernière paracha de la Genèse, elle vient conclure le livre de la Genèse, c'est en quelque sorte ce qu'on pourrait appeler "la fin du début" ou "la fin du livre des débuts". On peut se poser la question de : comment s'achève le commencement ? comment s'achève ce premier livre ?

La particularité de cette paracha est qu'elle est appelée "paracha stouma" en hébreu : c'est une paracha littéralement "fermée". Pourquoi ? Parce qu'elle est collée à celle qui la précède, ce qui est une anomalie : dans un séfer Tora, en principe chaque paracha est séparée de la suivante, soit par une ligne blanche, soit en tous cas par quelques espaces entre les mots, qui séparent les deux parachiyot et qui permettent, dit-on, de respirer entre deux narratifs, de créer un espace. Vay'hi fait exception à cette règle puisqu'elle est collée à la paracha qui la précède : donc lorsqu'on aborde cette paracha on n'a pas de marge, pas de respiration, on a un peu l'impression d'étouffer ou de manquer de lumière. Différents commentateurs disent que ce manque est une annonce de ce qui va se passer pour les Israélites dans les parachiyot qui suivent, à savoir l'annonce de l'esclavage, et l'annonce de façon imminente de la mort du patriarche Jacob, deux événements qui vont plonger le peuple d'Israël dans le noir (existentiel), dans l'affliction, dans un certain mal-être.

Puisqu'il est question de mal-être, la paracha de cette semaine s'ouvre avec la maladie de Jacob : Joseph, son fils, apprend dans les premières lignes de la paracha [Gen.48:1] « avikha 'holé » = « ton père est malade ». Et cet épisode où l'on nous annonce la maladie d'un patriarche est tout à fait étonnant puisque les commentateurs nous disent que c'est à ce moment précis que la maladie est inventée. Avant Jacob, nous dit-on, personne n'était malade de mourir ; mais en fait, et c'est ce que nous dit le midrach de Pirqé Rabbi Eliezer, les hommes mouraient dans une respiration, ou, plus précisément, dans un éternuement. Il n'y avait pas de (longue) maladie qui précédait la mort, et c'est Jacob qui va instaurer cela, en priant Dieu et en disant "il n'est pas normal de mourir si soudainement, sans avoir eu le temps d'exprimer ses derniers vœux". Sa parole va être entendue, le patriarche Jacob va être malade et va avoir le temps de prononcer ses dernières paroles, ses dernières bénédictions qui sont le sujet de la paracha Vay'hi.

Cette paracha est donc le seul exemple dans la Tora où les volontés d'une personne sont exprimées sur son lit de mort, où il va offrir la bénédiction à ses descendants juste avant de mourir. Bien sûr, d'autres patriarches ont béni leurs enfants ; on pense notamment à Isaac

qui a béni ses deux fils Jacob et Esaü en disant [Gen.27:2] « lo yada'ti yom moti » = « je ne connais pas le jour de ma mort ». Mais la mort d'Isaac n'interviendra que plus de vingt ans plus tard, donc contrairement à Jacob, Isaac n'est pas mort immédiatement après avoir prononcé sa bénédiction. Tandis que Jacob est le patriarche qui prononce ses derniers vœux et va mourir dans cette même paracha.

### ***L'inversion de Jacob (les enfants de l'exil)***

La paracha de cette semaine va donc nous présenter une série de bénédictions que Jacob offre à ses fils. J'ai choisi de m'intéresser tout particulièrement au chap.48 qui constitue les deux premières bénédictions que Jacob offre à sa descendance, et plus précisément, non pas à ses fils, mais à ses petits-fils, Ephraïm et Menaché.

Pourquoi ce choix ? Parce que je trouve intéressant que, jusqu'à aujourd'hui, c'est avec ces noms (Ephraïm et Menaché) que nous bénissons nos enfants de génération en génération. Tous les vendredis soirs - en tous cas dans le rite achkénaze - et tous les ans juste avant Yom Kippour, les parents bénissent leurs enfants en prononçant ces versets [48:20] : « yesimkha Elohim keEfrayim oukheMenaché » = « puisse l'Éternel faire que tu sois à l'image d'Ephraïm et de Menaché », c'est-à-dire qu'ils citent littéralement le verset, les phrases prononcées par Jacob.

Et les questions qui se posent sont de savoir :

- comment un verset, un épisode si ponctuel de la Bible a pu avoir un effet transgénérationnel ? comment a-t-on pu choisir précisément ce verset pour être répété de génération en génération ? qu'est-ce qui vaut que cette bénédiction soit réitérée de génération en génération ?
- et : pourquoi a-t-on choisi dans la tradition juive de bénir des enfants en leur souhaitant d'être semblables à Ephraïm et Menaché, plutôt qu'à Abraham, Isaac, Jacob, Moïse ou Aaron ? pourquoi a-t-on choisi de bénir des enfants avec des personnages qui apparaissent comme de deuxième plan dans le narratif biblique ?

Je reviendrai sur ces questions, mais pour l'instant je vous propose une lecture minutieuse de cet épisode de la bénédiction d'Ephraïm et Menaché. En vous rappelant brièvement l'histoire : Jacob va bénir les deux enfants de Joseph qui sont tous deux nés en Egypte, en terre étrangère, ils sont donc les premiers enfants nés en exil. Menaché est l'aîné, Ephraïm le cadet, mais Jacob va bénir de sa main droite (qui est en principe réservée au droit d'aînesse) le cadet Ephraïm, et donc va inverser l'ordre de la bénédiction devant les yeux de son fils Joseph qui va tenter de l'en empêcher et de rétablir l'ordre biologique de la fratrie.

On a là une histoire assez connue, mais qui a un goût de déjà vu pour nous, lecteurs de la Bible : il y a des parallèles troublants entre cet épisode et d'autres épisodes du livre de la Genèse, plus particulièrement un épisode de Gen.27, où Isaac bénit ses enfants Jacob et Esaü :

- 1 parmi les similarités il y a le fait qu'au centre de ces deux narratifs est un patriarche (soit un père, Isaac, soit un grand-père, Jacob), et que ces deux patriarches sont décrits comme étant "aveugles". On nous dit en Gen.27:1 « zaqen Yist'haq vatikh'héna 'eynav » (= « Isaac était devenu vieux et sa vue s'était obscurcie »), et cette semaine on nous dit de Jacob [48:10] « 'eyné Yisrael kavedou mizqen, lo youkhal lir'ot » (= « les yeux d'Israël étaient appesantis par la vieillesse et il ne pouvait plus voir ») ;
- 2 autre similarité entre les deux passages : les deux incluent un baiser du patriarche à sa descendance : Isaac approche et embrasse ses fils, tandis que Jacob fait approcher les enfants et les embrasse ;
- 3 autre similarité : dans les deux narratifs, il y a un observateur extérieur qui va tenter plus ou moins directement de s'interposer et d'inverser la bénédiction que donne le patriarche, l'ordre de la bénédiction entre les enfants. Dans le cas d'Isaac, c'est sa

femme Rébecca qui va intervenir, et dans la paracha de cette semaine c'est Joseph ;

4 enfin, dans les deux cas, c'est le plus jeune frère qui reçoit la bénédiction principale : Jacob à la place d'Esau, et Ephraïm à la place de Menaché

Donc beaucoup de similarités entre les deux textes, avec toutefois une différence majeure : dans l'un de ces récits, Jacob a usé de ruse pour usurper la bénédiction de son père, alors qu'ici la bénédiction est donnée consciemment par le patriarche.

Au chap.27 de la Genèse, Isaac réalise tardivement qu'il a inversé les bénédictions et il est alors pris de terreur ; le récit biblique nous dit [27:33] : « vayé'hérad Yits'haq 'harada gedola » = « Isaac fut pris d'une grande terreur ». Cette terreur, Rachi l'interprète comme étant la peur d'avoir changé l'ordre naturel, d'avoir changé la structure familiale ; selon lui, Isaac voit à ce moment devant lui le « guéhinom » (= l'abysse) qui s'ouvre devant ses yeux quand il réalise ce qu'il a fait.

Tandis que, dans l'épisode de cette semaine, Joseph fait remarquer à son père son erreur, mais Jacob lui répond [48:19] « yada'ti, beni, yada'ti » = « je sais, mon fils, je sais ». Il y a plusieurs façons de lire cette phrase centrale du récit :

- on peut la comprendre comme : oui mon fils, j'agis ainsi volontairement, et il est important à mes yeux, à moi Jacob, que le droit d'aînesse soit renversé et ne suive pas la logique biologique, c'est une nécessité de l'histoire, et un choix tout à fait conscient de ma part ;
- autre façon de lire ce verset, c'est de traduire le verbe [Symbole][Symbole][Symbole][Symbole] lada'at comme « connaître » : « oui, mon fils, je connais » (ou « j'ai connu ») - moi aussi j'ai connu cette situation, moi aussi j'ai connu précisément ce que tes enfants sont entrain de vivre, comme si Jacob expliquait qu'il reproduit là quelque chose qu'il a lui-même vécu. C'est le phénomène de répétition qui va hanter la Genèse jusqu'au bout, l'histoire semble se répéter, et les patriarches semblent répéter de génération en génération les actes de leurs pères - il y a ce motif récurrent dans la Genèse d'une préférence d'un fils sur un autre et d'inversion du droit d'aînesse : le présent d'Abel préféré à celui de Caïn, la préférence d'Isaac par rapport à Ismaël, de Jacob par rapport à Esau, Léa et Rachel en compétition, la préférence de Joseph par rapport à ses frères, et maintenant le cas d'Ephraïm et de Menaché, comme si la malédiction de la Genèse en matière de bénédiction était répétée de génération en génération, comme si les patriarches avaient un mal fou à vivre et à mettre en pratique cette phrase si connue des Psaumes [Ps.133:1] « hiné ma tov ouma-na'im chévet a'him gam ya'had » (= « comme il est bon et agréable d'être assis ensemble entre frères »).

On assiste donc, au chap.48 de la Genèse, à la description assez surprenante de la bénédiction de Jacob à Ephraïm et Menaché. Au début du chapitre, on nous dit que Joseph fait venir ses fils devant son père ([v.1] : « vayiqa'h et-chené vanav imo » = « il prit ses deux fils avec lui ») parce que, dit Rachi, il souhaitait que ses enfants soient bénis. Le midrach de Psiqta Rabbati nous dit d'ailleurs que Joseph était terrifié à l'idée que son père ne bénisse pas ses enfants, ce premier fruit de l'exil, cette première génération née à l'étranger.

Et voilà qu'au v.5, nous lisons que Jacob dit à son fils Joseph : « ve'ata chné vanékha hanoladim lekha beérets mitsrayim » = « et maintenant, ces deux enfants qui te sont nés dans le pays d'Egypte » [...] « li hem » = « ils sont à moi ». C'est-à-dire que Jacob les intègre dans sa propre descendance comme s'il s'agissait de ses fils et non pas de ses petits-fils ; il va au-delà de l'espoir de Joseph en bénissant ses enfants nous dit le verset [v.5] « ki Réouven veChim'on yiyou-li » = « ils seront pour moi [dit Jacob] comme Ruben et comme Simon », c'est-à-dire comme mes deux aînés biologiques. Jacob offre à ses petits-enfants une bénédiction qui les fait devenir les égaux de la génération précédente, c'est-à-

dire que Joseph va recevoir, à travers ses deux enfants, une double part d'héritage.

Et cette bénédiction tout à fait inattendue est suivie d'un verset qui surprend, puisqu'au v.8 trois versets plus loin - nous lisons : « Vayar Yisrael et-bené Yosef, vayomer mi-élé » = « Israël voit les enfants de Joseph et dit : qui sont ceux-là ? » On est surpris : il vient des les bénir, de leur offrir cette bénédiction incroyable qui permet à ses petits-enfants d'être comme ses enfants, il les inscrit dans sa lignée ; et trois versets plus loin, en les apercevant, il demande "Mais qui sont ces gens ?" comme s'il ne les connaissait pas.

Les commentateurs donnent différentes interprétations à ce verset [ces mots] « mi élé - qui sont-ils ? » :

- 'Hizgouni<sup>1</sup>, par exemple, insiste sur le fait que Jacob était aveugle, que littéralement, il ne pouvait pas les voir ni les reconnaître. Mais cette interprétation est surprenante parce que le verset nous dit qu'il les vit (« vayar Yisrael ») ;
- Rachi, se basant sur le midrach de Tan'houma nous dit qu'à ce moment précis, c'est la présence divine qui abandonne Jacob : il se retrouve dans le noir, pas dans le noir littéral mais plutôt dans un noir métaphysique, dans l'obscurité, et lorsqu'il dit « mi élé ? » il ne parle pas des enfants Ephraïm et Menaché, mais de la descendance terrible qui viendra d'eux, (dans la descendance d'Ephraïm on fait référence à Jéroboam, roi d'Israël qui a très mauvaise réputation, ou encore au général A'hav ; dans la descendance de Menaché on entrevoit Yéhou, autre personnage à mauvaise réputation). Donc Jacob, à ce moment précis, aurait entrevu ce que sera la descendance de ces enfants, aurait été surpris et aurait prononcé ces mots « mi élé ? qui sont ces gens-là ? », pas ceux que j'ai devant moi, mais leur descendance et les problèmes qu'elles causeront au peuple d'Israël ;
- un autre commentateur, contemporain, Avivah Zornberg<sup>2</sup>, cite dans son livre « Beginning of Desire » un midrach qui suggère que Jacob ne reconnaît pas Ephraïm et Menaché parce que ses petits-enfants étaient habillés à la mode égyptienne : ils avaient le "look local" , et donc Jacob ne pouvait pas les reconnaître, habillés comme les jeunes de leur génération. Nous reviendrons sur ce midrach qui me paraît être d'importance.

### ***Le sens permanent de la bénédiction (une parentalité consciente)***

J'aimerais maintenant aborder la question de la bénédiction à l'heure actuelle des parents à leurs enfants, puisque c'est encore avec ces mots [48:20] : « yesimkha Elohim keEfrayim oukheMenaché » (= « Que l'Eternel te fasse à l'image d'Ephraïm et de Manassé ») que nous bénissons nos enfants de génération en génération. Rachi dit même que cette bénédiction inclut toutes les bénédictions du monde. Pourquoi nommons-nous ainsi nos enfants ? Pourquoi ne pas bénir nos enfants en leur souhaitant d'être à l'image de Moïse, d'Abraham, d'Isaac ou de Jacob lui-même ? Pourquoi utiliser ces personnages de deuxième plan ? Qu'y a-t-il de particulier dans l'histoire d'Ephraïm et de Menaché qui peut parler à chaque génération de parents ou à chaque génération d'enfants ? Enfin, comment comprendre la force de cette bénédiction ?

Pour comprendre la force de cette bénédiction, il faut revenir au moment où Joseph nomme ses deux enfants, Ephraïm et Menaché. Les noms de ces personnages nous sont donnés au chap.41 de la Genèse, au moment où, avant la famine qui va s'abattre sur la région, deux fils naissent tour à tour à Joseph.

Il nomme le premier Menaché, en utilisant le verset [41:51] : « ki-nachani Elohim et-ko'amali veêt kol-beit avi » = « Dieu m'a fait oublier mes tribulations et la maison de mon père ». Menaché est donc nommé du nom de l'oubli, comme si Joseph était reconnaissant de ne pas être hanté par son passé et exprime ainsi ce qu'Avivah Zornberg appelle « miséricorde de l'oubli ». Rachi, lui, pense que le mot « nachani » vient du verbe qui signifie « être disloqué » ; il renvoie au fameux



[Symbole][Symbole][Symbole][Symbole][Symbole][Symbole][Symbole][Symbole] guid-hanaché [= nerf sciatique] la partie du corps qui est disloquée lors du combat de l'ange avec Jacob [Gen.32:26], et traduit le verset « ki-nachani Elohim » en disant que Dieu « a fait exister Joseph hors de son lieu d'origine ».

Quant à Ephraïm, il est nommé en disant [41:52] : « ki ifrani Elohim beérets 'onyi » = « Dieu m'a fait fructifier dans le pays de mon affliction ». Ephraïm représente la capacité de trouver la fertilité même dans l'affliction, de porter des fruits et d'être en vie même après une immense tragédie, même après le malheur.

Il me semble que l'on commence ainsi à comprendre la portée de cette bénédiction qui est répétée semaine après semaine dans notre tradition : « yesimkha Elohim keEfrayim oukheMenaché » = « puisse l'Eternel faire que tu sois comme Ephraïm et comme Menaché », puisses-tu ne pas être obsédé par le passé, puisses-tu être capable d'exister hors de ton lieu d'origine, puisses-tu savoir que la vie existe, même après la tragédie.

Cette bénédiction, qui me semble être une bénédiction très mûre de parentalité, signifie très bien ce qu'est d'être un parent : il nous faut transmettre à nos enfants une culture, leur transmettre le lieu d'où nous venons, et à la fois il nous faut accepter que ces enfants existent hors de nos terres d'origine, qu'ils puissent se détacher de notre histoire, de notre tragédie, de nos afflictions, pour être capable à leur tour de fleurir. Et c'est ce message mûr, mature, qui est transmis ici, le message d'une parentalité qui est consciente de ses limites.

C'est aussi une leçon magnifique qui est livrée aux parents à travers cette phrase, à tout parent. Je citais tout à l'heure ce midrach qui dit que Jacob n'a pas reconnu ses petits-enfants : il a dit « mi élé ? » parce qu'Ephraïm et Menaché étaient habillés à la mode égyptienne, ils ne ressemblaient pas à ceux que Jacob voyait comme ses enfants, et pourtant, il a été capable, à la fin de cet épisode, de les bénir. Donc bénir nos enfants à l'image d'Ephraïm et de Menaché, c'est accepter les limites de notre contrôle sur le monde de nos enfants, sur la génération suivante. Nous sommes tentés comme parents de vouloir posséder nos enfants, de vouloir dire, comme dit Jacob au début de cette paracha « li hem » = « ils sont à moi ». Pourtant, l'histoire nous apprend que ce n'est pas possible, ou pas souhaitable : nos enfants prennent le chemin qu'ils doivent prendre, ils s'habillent comme ils souhaitent s'habiller - en tous cas métaphoriquement -, ils suivent leur voie, et, quoi qu'il en soit nous devons être capables de les bénir.

Parce qu'il est un temps pour se demander « mi élé ? », qui sont-ils ? et en quoi sont-ils différents de moi, et un temps pour être capable de leur offrir notre berakha, notre bénédiction.